

Printemps des musées 2004
Sixième édition

dimanche 2 mai 2004

"Histoire, histoires"

de l'événement historique au fait divers...

Musée national des arts asiatiques Guimet
6 place d'Iéna 75116 Paris
tel : 01 56 52 53 00 – fax : 01 56 52 53 54
www.museeguimet.fr

Sommaire

Renseignements pratiques.....	p. 3
Programme de la journée du 2 mai 2004, au musée Guimet.....	p.4
Mata Hari au musée Guimet.....	p.5
Lit de pierre, sommeil barbare.....	p.7
Histoire des noms de thé de Chine.....	p.9
Histoire de thés et samouraïs au Japon.....	p.11

Renseignements pratiques

Date : dimanche 2 mai 2004

Horaires : 10h-18h

Entrée gratuite dimanche 2 mai 2004

Lieux de présentation :

Musée national des arts asiatiques Guimet
6 place d'Iéna 75116 Paris

Panthéon bouddhique
Hôtel Heidelbach
19 avenue d'Iéna 75116 Paris

Président du musée : Jean-François Jarrige, membre de l'Institut

Accès :

Métro : Iéna, Boissière
RER C : Pont de l'Alma
Bus : 22, 30, 32 63, 82

Contacts :

Service de la communication : Hélène Lefèvre, responsable du service
Tel : 01 56 52 53 32 – fax : 01 56 52 53 54
e-mail : helene.lefevre@culture.gouv.fr

Programme de la journée du 2 mai 2004 au musée Guimet

Mata Hari : panneaux pédagogiques sur la célèbre danseuse indienne, au 1^{er} étage du musée. Danses brahmaniques à 11h et 12h, dans la grand salon du Panthéon bouddhique, 19 avenue d'Iéna.

Histoires des noms de thé de Chine : lectures de contes à 10h15 et 11h30, dans la rotonde aux laques, 4^e étage du musée.

Histoire de thé et de samouraïs au Japon : lectures de conte à 14h15 et 16h, dans le grand salon du Panthéon bouddhique.

Lit de pierre, sommeil barbare : présentation d'un ensemble funéraire chinois du VI^e siècle, au rez-de-jardin du musée

Mata Hari

Le 13 mars 1905, Margaretha Geertruida Zelle, qui se fera appeler plus tard Mata Hari (« Œil-du-jour » en français) se produit pour la première fois en public au Musée Guimet, sur l'invitation d'Emile Guimet. Les colonnes de la rotonde du musée ont été ornées pour l'occasion de guirlandes de fleurs et une statue de Siva « dansant », doté de quatre bras et entouré de flammes, trône au fond de la pièce à la lumière des bougies. Elle intitule la danse qu'elle exécute « le dieu Shiva recevant l'hommage exalté de princesses ». Moulée dans un collant couleur chair et parée de bijoux, elle joue avec des voiles de mousseline sur une musique inspirée des mélodies hindoues et javanaises. Sa formidable souplesse lui permet de faire oublier son ignorance des danses brahmaniques qu'elle est censée exécuter. Le succès est fulgurant et dès le lendemain les journalistes, enthousiastes, glorifient « la femme orientale ». Bientôt, elle se produira à Madrid, Monte Carlo, Berlin, La Haye, Vienne et Le Caire...

De remarquables photographies, actuellement dans les collections du musée Guimet, immortalisent cette représentation. On peut y admirer la performance de la danseuse, le décor dans lequel elle se produit et la statue de Siva qu'elle honore. Dans la rotonde de la bibliothèque du musée, pour célébrer le Printemps des musées, des agrandissements de ces photographies sont présentés sur deux panneaux qui relatent la vie brillante et la fin tragique de Mata Hari, accompagnés de l'invitation à cette soirée.

Dans une lettre de sa main dont l'agrandissement est exposé, Mata Hari, devenue célèbre, demande à Monsieur de Milloué de lui écrire en « voyelles hindous » le nom de Mata Hari pour le faire figurer sur une statuette la représentant.

Ces documents émouvants nous rappellent ce moment insolite dans l'histoire du Musée Guimet. Pour raviver cet événement aux yeux des visiteurs, la danseuse Maria Kiram exécutera à l'occasion du Printemps des musées, des danses indiennes dans le salon du Panthéon bouddhique.

***Représentation de danses indiennes : 11h et 12h au Panthéon bouddhique
19 avenue d'Iéna 75116 Paris***

Mata Hari lors de sa représentation au musée Guimet, le soir du 13 mars 1905

Lit de pierre, sommeil barbare

Il y avait une fois, là-bas, tout au bout de l'ancien empire des Perses, entre l'Amu et le Syr daria, deux fleuves qu'eut à traverser Alexandre le Grand lors de ses conquêtes, un très petit pays qu'on appelait la Sogdiane. Il est bien peu connu, mais l'une de ses villes est encore très célèbre aujourd'hui et son nom continue de faire rêver, c'est la ville de Samarcande. Ce n'était pas une terre bien riche, mais elle se trouvait à mi-chemin entre Rome et Byzance à l'ouest et l'empire chinois à l'est, à mi-chemin de cette grande voie de communication est-ouest qu'on appelle la route de la soie. Les gens qui vivaient là, étaient des gens simples aspirant à la paix et au bonheur de vivre. Ils étaient très doués pour les langues étrangères et d'habiles commerçants. Alors, en dépit de la présence insistante des grandes puissances, qui toujours eurent tendance à les considérer comme faisant partie de leur empire- Perse, Parthe, Kushan Sassanide, Hephtalite et Turc -, jamais ils ne se fâchaient, préférant s'en faire des alliés dans la grande affaire de leur vie, les échanges commerciaux, plutôt que des ennemis qu'ils n'auraient pu combattre.

Certes, ils transportaient toutes sortes de marchandises, médicaments, pierres précieuses, vin, tissus et même des animaux, mais aussi des idées, des religions, des dieux d'autres pays comme le bouddhisme, le christianisme ou le manichéisme, mais aussi du leur, le zoroastrisme avec Ahura Mazda, son dieu suprême qu'ils associaient sans y voir de sacrilège à bien d'autres divinités, en particulier celles du Proche-Orient et de l'Inde, pays avec lesquels ils avaient eu de très nombreux contacts au cours de leur longue histoire.

Il n'empêche qu'on ne sait pas grand-chose de leurs pratiques religieuses, sauf qu'ils croyaient en un paradis et un enfer, vénéraient plusieurs dieux et qu'ils ne pouvaient à leur mort, confier leur dépouille à la terre qu'ils avaient l'interdiction de souiller. Nombre d'entre eux s'étaient établis le long de la route de la soie, pour y gérer en divers points du parcours cet important trafic commercial et plusieurs avaient choisi de vivre en Chine du Nord.

Or à cette époque, (au VI^e siècle), plusieurs dynasties étrangères s'étaient succédées dans cette région, repoussant au sud la cour impériale chinoise. Elles avaient, cependant, mis un point d'honneur à perpétuer la culture des vaincus, tout en apportant un sang neuf dans de nombreux domaines. L'un d'entre eux était la sculpture sur pierre, dont bénéficia, entre autres, l'art funéraire. C'est au Ve siècle, en effet, que l'on reprit et améliora l'ancienne coutume du sud, de fabriquer des cercueils de pierre, transformés en sarcophages en forme de maison et que l'on transposa, toujours en pierre, un siège chinois inventé un peu plus tôt, fait comme une banquette, mais entouré sur trois côtés par un paravent, lequel, dans ce cas, est formé d'environ dix à douze panneaux de pierre verticaux, maintenus en place par un système complexe de tenons et mortaises avec renforcement par agrafes métalliques.

Le lit banquette, présenté en ce moment au musée Guimet, relève de ce modèle et son décor indique clairement que le défunt était originaire d'Asie centrale. Pour les Sogdiens, en effet, cette situation était inespérée et les plus fortunés se sont donc faits inhumer de cette façon, ce qui leur permettait de ne pas se singulariser dans leur pays d'adoption, sans pour autant déroger aux règles religieuses qui leur étaient prescrites de ne pas souiller la terre.

Du programme utilisé par les Chinois pour orner ces monuments funéraires, ils retiendront le principe des images du cheval sellé et du char à bœuf, symbolisant le couple défunt sur les panneaux verticaux et celle des créatures protectrices au soubassement. En revanche, ils réserveront quelques panneaux à leurs dieux ou encore à la représentation de leurs rites funéraires et pour le reste dépeindront les activités qu'ils avaient eu de leur vivant, qui les mêlait à une nombreuse population de marchands de nationalités différentes et parfois, à la réception d'ambassades venues d'Asie centrale, ainsi qu'aux divertissements qu'ils prisait le plus, festoyer en musique, assister à des représentations dansées et chasser.

Tout cet appareil assurait leur protection outre-tombe, tout en favorisant leur accès aux sphères célestes d'un paradis qu'apparemment, ils n'imaginaient guère différent des jours heureux qu'ils avaient passés sur terre.

***Présentation dossier : du 14 avril au 24 mai 2004 au rez-de-jardin du musée Guimet
6 place d'Iéna 75116 Paris***

Histoires des noms de thé de Chine

Boire le thé est un art, celui de se laisser inspirer par ce breuvage divin goûté des Immortels eux-mêmes. Pour rendre ce moment du thé plus poétique, les Chinois ont inventé mille noms pour ces thés variés. Lu Yu, le dieu du thé, a tout écrit dans le Grand Livre du Thé et mille légendes sont nées autour de leurs noms :

le thé des Singes (Ou er), le thé du Puits du dragon (Long jing), le thé Toge Rouge ou Grande robe rouge (Da hong pao), le thé de la déesse de la Miséricorde en fer (Tie Guanyin), le thé Pic-vert (Qing cheng).

Les Indiens prétendent que ce fut le fameux Boddhidharma, l'Illuminé, connu en Chine sous le nom de Potitamo et au Japon sous celui de Daruma, qui introduisit, au sixième siècle, le thé en Chine. Cela lui permit de devenir également celui qui est considéré, surtout au Japon, comme l'inventeur tant des pratiques bouddhiques de santé que des Arts Martiaux chinois.

Les Chinois rétorquent que le thé était connu et utilisé en Chine depuis le début de la dynastie Han, soit deux siècles avant notre ère et était cité comme plante médicinale dans la " Pharmacopée médicale de Sheng Nong " (Shen Nong Bencao Jing) rédigé pendant le premier siècle avant notre ère.

De fait, jusqu'à la dynastie des Tang (618-907), le thé sera considéré comme un remède qui entrait dans diverses prescriptions magistrales en association avec de nombreuses autres plantes et substances médicinales. S'il était consommé en tant que boisson, ce fut tout d'abord dans le cadre de la pharmacopée classique. A cette époque il se présentait le plus souvent sous la forme de nids (Tuo) compressés qu'il fallait briser avant utilisation. Cette forme ancienne est encore en usage pour certains thé fermentés du Yunnan, dont le fameux Yunnan Tuocha (Thé du Yunnan en nids) réputé pour ses propriétés médicinales.

Pendant la dynastie Tang, le thé se présente, toujours compressé, sous forme de gâteaux et de briquettes. Il s'agit toujours d'un thé fermenté ou semi-fermenté. Ce thé correspond à la période dite "classique ".

Pendant la dynastie Song (969-1127), on commence à utiliser du thé non fermenté que l'on réduit en poudre et que l'on bat avec un fouet en bois après l'avoir fait infuser. Ce thé de la période dite " romantique " est encore consommé au Japon lors de la Cérémonie du Thé (Cha No Yu ou Chado).

Pendant la dynastie Ming (1368-1644), ce sont désormais les feuilles qui sont directement utilisées. Après avoir été infusées, elles produisent une boisson légère d'une teinte délicate en fonction des crus ou des mélanges choisis. Ce thé correspond à la période " naturaliste "

La période Qing (1644 - 1911) marque le début de la pénétration des idées et des produits venus de l'étranger. On apprécie donc désormais, à l'instar des étrangers occupant les légations et particulièrement des Anglais, des thés venus de l'étranger et notamment des Indes incluant Ceylan.

La guerre de l'opium permet de découvrir le thé fumé et parfumé inventé par les Anglais à la suite d'un incident. En effet, les Chinois révoltés contre le trafic de l'opium opéré à leurs dépens par les puissances occidentales, décidèrent de jeter à l'eau toute une cargaison de cette drogue. Or, pour une fois, il s'agissait de thé. Les marins récupérèrent les ballots flottant dans l'eau de mer et, afin de ne pas perdre la cargaison, mirent ce thé à sécher sur des clayettes. Pour accélérer le séchage ils allumèrent un feu en dessous en récupérant du bois de flottage. Le résultat n'étant pas très concluant, ils décidèrent, pour masquer quelque peu l'odeur marine, de parfumer ce thé fumé à l'essence de bergamote. Par dérision, ils nommèrent ce thé impérial

Souchong puis l'expédièrent en Angleterre où il connut un succès sans précédent jusqu'à la cour royale.

A la suite de ce retournement de situation, les négociants chinois furent contraints, à leur tour, de fumer et de parfumer leur thé. Cela leur permit d'écouler de vieux stocks invendables mais qui, à leur tour, connurent un grand succès en Occident. Ceci à tel point que Sir Edward Grey, alors ministre des affaires étrangères à la cour impériale britannique le baptisa, sans fausse modestie Impérial Earl Grey. Ce thé de la période "moderne" est devenu depuis un classique du bon goût au five o'clock tea.

Depuis la révolution culturelle, bien que toutes les sortes précédentes de thé continuent à être utilisées, on trouve également du thé en sachets et même du thé soluble. Ces dernières catégories que l'on pourrait classer dans la période " pratique " se boivent désormais aussi bien dans un verre en Pyrex que dans un gobelet en carton, supplantant les porcelaines d'antan. Comme toujours en Chine le plus ancien et le plus classique côtoie le plus moderne et le plus économique. Si le cadre dynamique peut se faire servir du thé provenant d'un distributeur, il existe encore quelques esthètes recherchant à prix d'or du thé rare comme celui dénommé "Aiguilles d'argent " (Yin Zhen) qu'ils feront infuser dans de l'eau provenant exclusivement de la "Source des Tigres galopants".

Chacun, au gré de ses opinions philosophiques, religieuses, politiques, économiques peut donc se reconnaître dans la manière et la façon de consommer le thé. Ceux qui se réfèrent à Kongzi, notre Confucius, apprécient particulièrement son aspect humaniste pour ne pas dire social et se retrouvent, rituellement, autour d'une tasse de thé pour deviser. Aucune relation ne peut s'établir durablement en dehors de la consommation d'une tasse de thé.

Les Bouddhistes considèrent le thé comme un moyen d'éveil et, si le phénomène est moins important qu'au Japon, trouvent que le service de cette boisson représente déjà une forme de méditation active. Le thé est donc admis très favorablement au sein des monastères qui, pour certains, cultivent leurs propres crus réputés dans tout le pays. Depuis toujours le thé passe pour " soutenir le corps et éveiller l'esprit ".

Pour ne pas être en reste, les Taoïstes se font les champions des crus rares qu'ils consomment entre initiés, tout en devisant du " Ciel Antérieur " (Xan Tian). Ce dernier représente, à leurs yeux, l'état des choses tel qu'il n'aurait jamais du cesser d'être.

Les activistes se retrouvent autour du " thé Kung-Fu " provenant de la région de Xingyi, préparé minutieusement, à partir d'un cru sélectionné pour sa haute teneur en théine et en tanins, servi dans une théière minuscule. Palpitations et suées garanties, d'autant plus que ce thé se boit exclusivement le soir et de préférence à la pleine lune.

Les puristes affirment enfin que contrairement aux arbitraires classifications occidentales, il existe cinq sortes de thé attachées aux Cinq Eléments et qu'il convient de boire en fonction des heures de la journée, des mois de l'année et des âges de la vie. Le thé vert (Qing Cha) se boit au printemps et le matin, en dégustant des raviolis farcis ou Dim Sum. Le thé rouge (Hong Cha), semi fermenté, se boit en été et à midi avec des viandes rôties. Le thé jaune (Wang Cha) ou thé médicinal (Yi Cha) se boit en début d'après midi et se consomme avec des sucreries ou des fruits confits. Le thé blanc (Bai Cha) ou thé fleuri (Fa Cha) se boit en fin d'après midi, avec une légère collation ou quelques fruits. Il se constitue le plus souvent de thé vert auquel on adjoint des fleurs ou des essences de jasmin, de chrysanthème, de lotus. Certains le qualifient, à Canton, de " thé de coiffeur pour dames " ou " ciseaux virevoltants " et soupçonnent les pratiquants de Kung-fu Wushu du Nord, trop remuants à leurs yeux, d'en faire grande consommation ; c'est celui auquel nous ont habitués nos restaurateurs asiatiques. Enfin le thé noir (Ha Cha), thé fermenté très fort, se boit en soirée.

Lectures de contes : 10h15 et 11h30, Rotonde aux laques du musée Guimet, 4^e étage

Thés et samouraïs

La cérémonie du thé s'est développée au Japon grâce aux samouraïs.

Thé, poésie et sabre, les trois pôles de leur vie.

Quelques contes qui évoquent ces grands hommes du passé, leurs univers et le thé.

Contes tirés du Dit du Heike, contes Zen, poèmes de Jkkyū et Bashō.

Les samouraïs prenaient le thé avant d'aller au combat.

Dans le suki-ya, la chambre de thé, ils côtoyaient les moines, les seigneurs, les marchands, là où l'espace et le temps sont suspendus, entre vie et mort.

Le thé rassemble tous les arts et les guerriers eux mêmes pratiquaient la calligraphie et la poésie, signe suprême de qualité. Le vrai samouraï est plus apprécié pour son dernier poème que pour le nombre de ses victoires. La poésie était la clé de la cérémonie de thé et le lien entre tous.

Raconter quelques épisodes de l'Histoire permet de faire revivre ces grands héros du passé dont la mémoire est encore vivante aujourd'hui comme Yorimasa, Miyamoto Musashi, Yamato Takeru, Inamoto no Yoshitsune... ces héros qui ont inspiré la littérature et le théâtre, qui résonnent encore aujourd'hui dans l'âme des Japonais, écho dans le cinéma, les manga, ces héros universels dont le code d'honneur rappelle les chevaliers de notre Moyen- âge.

Conter le monde des samouraïs et leur esprit, c'est présenter cet art de vivre dans son essence profonde et sa vraie force la poésie.

Le thé est universel, c'est un espace de paix qui unit les êtres de cultures différentes.

***Contes autour des thés et des samouraïs : 14h 15 et 16h dans le grand salon
du Panthéon bouddhique
19 avenue d'Iéna 75116 Paris***